

midable coup de poing s'abattit sur son nez...
Maurice s'est retiré depuis à la Martinique. Après l'insuccès de son *maiden speech*...

TRIBUNAUX

Le drame de Senozan.

On nous écrit de Chalons-sur-Saône, 18 juin : « Mlle Marie Despeyroux... »

Le 1^{er} février, les journaux publièrent un fait divers à peu près ainsi conçu : « Un terrible drame de famille vient de s'accomplir à Senozan, village des environs de Mâcon... »

Un changement s'opéra chez la jeune fille; elle alla en visite à Senozan, chez son grand-père maternel, M. Lacroix, ancien président du tribunal civil de Mâcon. Dans cette résidence, Mlle Marie D... s'affirma dans sa résolution de rompre avec M. Paul Bonnebaigt, et elle lui écrivit qu'il ne fallait plus songer l'un à l'autre.

Désespéré de ce changement, l'avoué de Pamiers accourut à Senozan, et accabla de reproches la jeune fille à laquelle il espérait s'unir. Leur connaissance datait de deux ans. Une vive discussion eut lieu entre M. Bonnebaigt d'un côté, la jeune fille, M. et Mme Lacroix de l'autre. M. Lacroix fils, avocat, survint. La querelle devint encore plus tumultueuse et plus passionnée. Celui-ci, pour dernier argument, tira un coup de pistolet au visage de M. Bonnebaigt et l'atteignit à la mâchoire. L'avoué tomba sur le parquet, et M. Lacroix fils eut encore le triste courage de décharger sur le blessé à terre un second coup de feu dans le bas-ventre.

Les débats de ce procès, unique par les détails qu'il renferme, viennent de s'ouvrir au chef-lieu judiciaire des assises de Saône-et-Loire.

L'audience était fixée à une heure bien matinale, huit heures; cependant la foule était avide et nombreuse. Des dames, qu'un petit incident a fait fuir un peu plus tard, étaient déjà installées dans la tribune haute du fond de la salle. Les témoins arrivaient à la file; il y en eut une cinquantaine. Mlle Marie Despeyroux, la triste héroïne du drame, est venue la première, accompagnée d'une dame de Chalons, amie de la famille.

Puis à paru M. Paul Bonnebaigt, la mâchoire inférieure couverte d'un caoutchouc noir; il est soutenu par un ami, qui lui a donné le bras depuis l'hôtel où il est descendu; il est tout d'être remis des terribles secousses morales et physiques qu'il a éprouvées, et il est même douteux qu'il se relève jamais.

M. Bonnebaigt est un jeune homme de 28 ans, d'une taille moyenne, favoris et moustaches blondes, à la figure un peu osseuse. Ce jeune homme qui avait, assurément, des qualités aimables et un esprit cultivé, a maintenant une expression de physionomie approchant de l'idiotisme. Par un mouvement nerveux il enfonce sa figure dans l'espace de poche qui la termine de peur de laisser voir sa difformité. Elle est affreuse en effet. Le premier coup de feu lui a emporté tout le menton et ses attaches; cette partie est remplacée par un tampon. Nous avons vu entre les mains du docteur le menton de ce malheureux, garni encore d'une partie de ses dents, les autres ayant été broyées par le projectile. L'os du menton était brisé en deux morceaux que le docteur a rajustés.

M. Bonnebaigt avait été clerc de notaire, puis d'avoué, à Toulouse. Enfin, il avait acheté une étude à Pamiers; il a été obligé

de la vendre à la suite de ses misères. Il ne peut plus articuler aucun son; il ne peut communiquer sa pensée qu'en la traçant sur une ardoise. Il figure à la tête des témoins de l'accusation; aussi sa déclaration sera, sous tous les rapports, une des plus intéressantes. Il est né à Dax.

Il avait connu Mlle Marie Despeyroux à Toulouse il y a quatre ans. C'est une blonde à la taille élancée, qui, sans être belle, a des traits expressifs et fins; elle a le teint mat et l'œil vif des méridionales. Elle ne paraît pas trop embarrassée de son rôle. Née à Chalons-sur-Saône en 1853, elle a vingt et un ans, et sa majorité a beaucoup contribué aux derniers événements qui amènent son oncle sur le banc des accusés.

Dès qu'elle a été majeure, Bonnebaigt, qui l'aimait et qui l'aime encore éperdument, voulut lui faire prendre un parti. M. Despeyroux avait toujours refusé sa fille à M. Paul Bonnebaigt, quelques instances qu'il eût pu faire. Il donnait pour principale raison de son refus, que le père de Bonnebaigt était mort aliéné.

La jeune fille semblait décidée à faire des actes respectueux à son père pour arriver à son mariage avec Bonnebaigt. M. Daverède, notaire à Toulouse, avait fait tous ses efforts pour amener une conciliation, mais le père restait inflexible. On fit écrire par la jeune fille qu'elle renonçait à ce mariage; mais comme elle avait déclaré à Bonnebaigt de considérer comme non avenu et comme arraché par la violence tout ce qu'elle lui écrivait de défavorable à leur union projetée, l'avoué n'avait tenu aucun compte des lettres de ruptures, aussi fut-il terrifié lorsque le 1^{er} février, à Senozan, où mademoiselle Marie Despeyroux s'était retirée chez M. Lacroix, son grand-père, il entendit sa condamnation de la bouche même de la jeune fille.

Mlle Marie Despeyroux avait perdu sa mère depuis longtemps et son père s'était remarié.

M. Lacroix, son grand-père, pas plus que sa grand-mère, ne sont assignés comme témoins; ce sont des vieillards depuis très-longtemps valétudinaires, auxquels M. Lacroix, fils, l'accusé d'aujourd'hui, avait montré un grand dévouement. Devenu veuf peu après son mariage, il n'avait pas voulu se remarier, pour se consacrer entièrement aux soins que réclamait l'état de santé de ses parents. Il passe pour un homme très bon et très loyal, mais emporté.

M. Lacroix fils était avocat à Lyon, il était devenu propriétaire à Senozan, où il se livrait beaucoup à la chasse.

L'accusé est un homme de cinquante-trois ans, aux traits profondément fatigués, aux yeux rougis par le défaut de sommeil. Il porte des cheveux longs comme on les avait après 1830, il a de larges favoris et une petite barbe qui donnent à sa physiologie une expression un peu extraordinaire. Le second coup de feu qu'il déchargea sur M. Bonnebaigt fut tiré à bout portant, et portant sur un corps mou, le projectile ne fit qu'une forte contusion au-dessous des côtes.

Parmi les témoins se trouve un domestique qui favorisa l'introduction nocturne de M. Bonnebaigt dans la maison de M. Despeyroux.

M. le président a ordonné la lecture de l'arrêt de renvoi et de l'acte d'accusation. Après un débat entre M. l'avocat général et M. Aulois, défenseur, la cour a rendu un arrêt portant interdiction de tout compte rendu des débats de cette affaire, et même de l'acte d'accusation, quoique lecture en eût été faite. Le public a été invité à se retirer. Nous ferons connaître le jugement qui interviendra.

C'est le contenu de la correspondance échangée par les amoureux et le détail de leurs relations qui ont motivé la déclaration du huis-clos.

Plusieurs journaux annoncent qu'un herboriste de St-Denis, M. Moreau, vient d'être arrêté sur l'inculpation d'empoisonnement sur sa femme. Celle-ci, morte il y a quelques jours, d'une maladie que l'on supposait être une angine couenneuse, a

fait, au dernier moment, sa cour confidente du crime dont elle se croyait la victime.

Le mari de cette femme a été aussitôt arrêté et les actes de la malheureuse vont être soumis à l'examen médical. Ce qui semble rendre cette accusation plus grave, c'est que la première femme de M. Moreau était morte, quelques années auparavant, d'une maladie de langueur, et que la rumeur publique avait déjà parlé d'empoisonnement.

VARIÉTÉS

Les petites misères d'un homme heureux.

S'il est un homme heureux en ce moment, c'est bien Verdi. Je ne dis pas cela pour le succès qu'il a obtenu avec son *Requiem*. Il en a eu bien d'autres, et d'ailleurs il pourrait être content, satisfait, mettons enchanté, si vous le préférez; mais heureux ?

J'ai assisté à son bonheur, rien que pendant une heure ou deux; ça été assez pour me donner la mesure de celui dont il jouit depuis plus d'une semaine, et qui se prolongera, homme fortuné! jusqu'à dimanche prochain.

Si vous voulez en avoir une idée, si faible fût-elle, il vous faut franchir avec moi le mur de la vie privée. Franchissons, franchissons-le. M. Guillaumet fermera les yeux.

Verdi a l'habitude de se lever de fort bonne heure; il fait une longue promenade à pied du côté des grands arbres, aux Champs-Élysées ou au bois de Boulogne. Quand il rentre, comme il a ramassé en route un appétit féroc, il s'attable en face d'une tranche de filet à faire rêver Gargantua, ou d'une demi-douzaine de côtelettes... Que voulez-vous! pour avoir écrit le *Miserere* du *Tronatore* ou le quatuor de *Rigoletto*, on n'est pas moins obligé de déjeuner comme le commun des martyrs — ou mieux.

Pendant qu'il s'occupe de ce petit détail, le timbre va son train. On dirait une sonnerie, tant les coups se suivent à la porte de son appartement de l'hôtel de Bade. Le domestique fait entrer les visiteurs dans une pièce d'attente, leur demande leurs cartes, et quand le maestro se lève de table, — ce qui est bien vite fait, — il les lui apporte.

Parfois ce sont des noms connus; le plus souvent c'est le contraire.

Avec ces cartes il y a des lettres, des paquets ficelés, des rouleaux de manuscrits, etc.

Verdi commence par recevoir son monde.

— Je vous gêne, fis je discrètement le jour où j'allai le voir, et j'allais me retirer.

— Du tout, restez. L'art n'a pas de secrets; et s'il en a, ce ne sont pas ces messieurs qui les ont surpris.

Je pris une brochure et fis semblant de feuilleter. Le premier qui entra était une de nos anciennes et meilleures connaissances, le baron Taylor, que l'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit de faire plaisir aux artistes ou de prendre leurs intérêts.

Verdi le reçut comme il le méritait, c'est-à-dire avec le plus vif empressement et la plus exquise courtoisie.

Après les compliments d'usage, le baron exposa l'objet de sa visite; il venait prier Verdi d'écrire une *Messe* pas de *Requiem*, cette fois, — une grande messe, pour la Société des artistes.

Si flatte que fût le maestro de cette proposition ou de cette demande, il en déclina l'honneur, mais il le fit avec la meilleure grâce possible. C'est au point que l'aimable et zélé président de la Société le quitta, persuadé que le refus n'était pas le dernier mot du musicien. Il revint par là charge, et qui sait! il emporterait la promesse.

Je serais désolé de lui enlever cette douce illusion.

Ce fut ensuite le tour du directeur du Casino d'Asnières. Que diable pouvait-il vouloir au compositeur? Moins que rien. Il lui demandait l'autorisation d'exécuter le *Requiem*, à Asnières, à condition, bien entendu, que Verdi allât le diriger.

Le maître me lança un coup d'œil éloquent et qui pouvait se traduire par cette question : — Pourquoi pas à Mabile ?

qui vint demander un éclaircissement, une consultation ?

— En ce cas, monsieur le comte, le garçon de bureau répondrait que vous êtes occupé et renverrait le client à M. Mornus, mon associé. Mais j'aurais une demande à vous faire. Votre position de rédacteur financier ne vous permettrait point de collaborer à des publications de fantaisie. Pendant quelques années, vous devriez renoncer à la littérature. Le pourriez-vous ?

— Parfaitement.

— Ce sera sans doute une grande privation, mais ce ne sera pas la cause de votre ruine. Je vous intéressai à quelques affaires. J'estime infiniment la littérature et les gens de lettres; mais le talent n'est pas toujours un instrument de fortune, et à votre âge, à Paris, avec votre titre et votre nom, on a droit à des millions.

Cet entretien capiteux fut suivi d'un déjeuner où Hector fit la connaissance de MM. Hartlieb et Mornus, les associés de M. Fanlar, qui furent charmants pour lui.

Le soir même il signait avec ces messieurs un traité par lequel il acceptait le titre de rédacteur-gérant du *Conseiller financier* (1).

L'affaire fut conclue avec une légèreté déplorable.

(A suivre)

(1) Nous ignorons si un journal existe sous ce titre; s'il en est ainsi, nous déclarons qu'il ne s'agit point de celui-là.

tant de choses qu'il lui exprimer tous ses regrets, obligé qu'il était de ne pouvoir obtempérer à la demande qu'il venait de lui adresser.

Un troisième, un impresario de province, lui proposait de faire un tour dans les villes départementales, toujours pour l'exécution du *Requiem*. Il avait soin itinéraire tout prêt. On ne s'arrêta que dans vingt-cinq villes. C'était une tournée de cinq ou six semaines au plus — une affaire d'or, quoi !

— Mais les artistes? objecta Gerdi à tout hasard. Ceux qui ont chanté mon *Requiem* doivent retourner en Italie pour chanter au théâtre.

— Qu'à cela ne tienne, nous en trouverons bien qui feront notre affaire. Vous leur scrierez les rôles.

— Désolé, fit Verdi, moi-même je suis obligé de partir.

— Ah! c'est dommage. N'importe, j'ai un chef d'orchestre. Si vous voulez, je vais m'entendre avec votre éditeur.

— A votre aise, fit le maestro, enchanté de se débarrasser du solliciteur et persuadé à l'avance qu'il essayait un refus bien plus carré de la part de l'éditeur.

Un quatrième venait le prier de donner une audition à sa fille, un prodige, un phénomène, un contrat si merveilleux que M^{lle} Waldmann ne serait plus qu'une simple choriste en comparaison.

— Et quand je l'aurai entendue ?

— Vous la ferez engager par la direction d'un grand théâtre, et c'est pour elle que vous écrirez le grand rôle du premier opéra que vous composerez.

— Mon salon est si étroit...

— Qu'à cela ne tienne, j'ai une voiture à la porte. Venez chez moi; ce n'est pas très loin, rue de la Pompe, à Passy.

— Impossible, monsieur, je suis pris pour toute la journée; je regrette...

— Je reviendrai demain; vous ne partirez pas sans avoir entendu ce prodige. C'est dans votre intérêt plutôt que dans le mien.

Il partit, Verdi soupira et le congédia.

Un cinquième solliciteur venait demander un chœur pour une société orphéonique. Les paroles étaient toutes prêtes. Verdi s'excusa. L'autre tint bon, et voulut absolument lui laisser les paroles.

Pendant cinq quarts d'heure, ce fut un défilé non interrompu. Non, je n'ai jamais entendu des propositions plus saugrenues, des demandes plus insidieuses. Je vous ferai grâce des autres visites. L'échantillon vous suffit, multipliez-les d'une façon exagérée, vous comprendrez en quel état d'agacement devaient être à la fin les nerfs de l'auteur du *Tronatore*.

Quand la procession fut terminée, Verdi se jeta sur un fauteuil et leva les bras au ciel.

— Ce n'est pas fini! dit-il mélancoliquement. Voyons les lettres et les paquets. C'étaient des piles — au propre et au figuré.

Dans la plupart des lettres étaient des timbres-poste, surtout des timbres-poste américains — à quoi peuvent ils servir à Paris ? — Les correspondants inconnus envoyaient sous enveloppe au Maître des lettres toutes prêtes, avec l'adresse; ils le priaient seulement d'écrire quelques mots, ils désiraient un autographe.

D'autres, plus rusés, lui écrivaient n'importe quoi, mettant au bas : « Prière de répondre. » Toujours en vue de l'autographe; j'ignorais que les Américains cultivassent à ce point la carotte autographique et fussent si friands de quelques lignes d'écriture, eux d'ordinaire si silencieux.

Sur vingt lettres, une douzaine au moins concernaient des autographes; d'autres se bornaient à demander des loges, des stalles pour le *Requiem* — de *faveur*, bien entendu, — et on renvoyait le monde au bureau de location! D'autres, enfin, proposaient à Verdi d'aller en Angleterre, en Hollande, en Amérique, — encore pour aller diriger l'exécution du *Requiem*.

— Vous ne déféciez pas les paquets? lui demandai-je.

— Hélas! non! Ce sont des albums, je les flaire d'ici. Je croyais que la mode en était passée. Et l'on prétend que les Français sont volages!

Quant aux rouleaux manuscrits, il est superflu de le spécifier : on a deviné que c'étaient des poèmes. Il y en avait dans toutes les langues, libretti italiens, opéras français, drames espagnols. J'en ai compté vingt-sept, chiffre exact.

— Si je devais mettre en musique tout cela! fit Verdi en soupirant. Et dire que chacun de ces messieurs m'a écrit pour me lire son œuvre. J'ai eu bien de la peine à me soustraire à cet excès d'honneur. Seulement, ils ont voulu me laisser leurs manuscrits.

A ce moment on vint le chercher; l'heure pressait, on l'attendait à l'Opéra-Comique pour commencer.

Il passa un habit et s'y rendit.

— Et dire que j'ai écrit un *Requiem* pour Manzoni! Je jais prier le ciel pour son repos éternel... plus tard, je ne dis pas. Mais pour ces trois ou quatre jours que je resterais à Paris, je dirais volontiers: *Requiem pro Victoriam dona mihi, Domine!*

COMMERCES

Avis divers

ANVERS, 20 juin. — Laines: On a vendu aujourd'hui 333 b. laines en suint de la Plata.

HALLE AUX TOILES DE ROUEN DU 19 JUIN — Il y a en ce moment peu d'acheteurs sur notre place et nos affaires, depuis huit jours, n'ont pas été actives. On s'attend généralement à voir nos transactions se rarifier, car les avis de tous côtés paraissent favorables à une reprise.

Les colons fins sont moins recherchés depuis quelques temps mais les cours restent toujours bien tenus. Une bonne partie des marchés à livrer arrivent à leur expiration et d'ici peu, des affaires nouvelles se traitent, surtout pour les tissés mécaniques. Quant aux cotons grésés, nous touchons à

l'époque où ils sont généralement moins demandés.

Les tissés écrus ont aussi un moment d'arrêt dans la vente. Le disponible continue à s'enlever facilement, mais comme il est peu abondant, et qu'il reste encore de nombreux marchés à livrer, beaucoup d'acheteurs préfèrent attendre pour donner de nouvelles commissions.

On voyait peu d'acheteurs cette semaine chez les indigénistes. Les opérations se sont bornées à la vente de quelques lots pour le réassortiment.

À la Halle, les étrangers n'étaient pas nombreux et un grand nombre de fabricants sentent répartis, peu satisfaits de la vente de la semaine. Comme tous les fabricants, la main semble délaissée, les fabricants ne pouvant trouver leur prix de revient, cherchent toujours à diminuer la production et à faire disparaître le stock qui pèse sur les cours.

Peu d'acheteurs aussi pour les mouchoirs de Bobec et vente presque insignifiante.

PONDICHERIE, 15 juin. — Cotons: West ern fr. 66, c. et fret les 50 K. Timberville fr. 72. On ne peut pas obtenir d'engagement en Cocanadah.

EN VENTE CHEZ CH. DELAGRANGE

libraire-éditeur, 58, rue des Ecoles, Paris.

LA 1^{re} LIVRAISON DE L'ATLAS DE BRUÉ

revu par M. E. Levasseur, membre de l'Institut.

L'utilité d'un atlas universel est trop évidente pour être contestée. L'homme du monde, grâce à la rapidité des communications, se trouve initié sans retard aux événements dont les contrées les plus reculées sont le théâtre, et l'atlas est devenu l'indispensable commentaire du journal. L'Institut géographique de Paris a voulu mettre à la portée de tous un ouvrage d'une haute valeur scientifique, d'une extrême précision, et d'une exécution parfaite, jaloux de remettre en honneur une étude dont la nécessité s'impose de jour en jour avec plus de rigueur. L'Atlas de Brué, revu avec un soin scrupuleux par M. E. Levasseur, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, vice-président de la Société de Géographie, est mis au courant des plus récentes découvertes de la science moderne, et en conformité avec les derniers événements de la politique contemporaine dans les cinq parties du monde. Chacune des 67 premières livraisons contiendra une belle carte gravée sur acier et imprimée en taille-douce. Le titre, la préface, la table formeront la 68^e et dernière livraison.

Le prix de chaque livraison est fixé à franc.

SANTÉ À TOUS rendue sans médecine par la délicate farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIERE.

Vingt-six ans d'invariable succès.

Elle combat avec succès les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituités, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, constipation, diarrhée, dysenteries, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. — 75,000 cures, y compris celles de Madame la Duchesse de Castelnuovo, le duc de Plusskov, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuard des Decies pair d'Angleterre, etc., etc.

N^o 49,842: M^{lle} Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnies, asthme, toux, flatulences, spasmes et nausées. — N^o 46,270: M. Roberts, d'une consommation pulmonaire, avec toux, vomissement, constipation et surdité de 25 années. — N^o 46,240: M. le docteur-médecin Martin, d'une gastralgie et irritation d'estomac qui le faisait vomir 15 à 18 fois par jour pendant huit ans. — N^o 46,218: Le colonel Watson, de la goutte, névralgie et constipation opiniâtre. — N^o 18,744: Le docteur-médecin Shorland, d'une hydrophobie et constipation. — N^o 49,822: M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie de la respiration et des membres, par suite d'excès de jeunesse.

Cure N^o 62,913.

Valgorgne (Ardèche), 19 octobre 1863. La Revalsciere est un remède que j'appellerai presque divin. Elle a fait un bien immense à notre bonne sœur Julie, atteinte depuis quatre ans d'une névralgie à la tête, qui la faisait souffrir cruellement et ne lui laissait presque aucun repos. Grâce à votre spécifique, elle est aujourd'hui guérie.

MONSIEUR, curé.

Plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes: 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 80 fr. — Les Biscuits de Revalsciere en boîtes, de 4, 7 et 80 francs. — La Revalsciere chocolatée, en boîtes de 2 fr. 25 c.; de 578 tasses, 60 fr. franco. Envoi contre bon de poste: les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt à Roubaix chez MM. Coille, pharmacien, Morille-Bongeois, Léon DANOU, pharmacien, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Tourcoing, et chez les autres pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et Co, 26, Place Vendôme, à Paris. 4098 — a.

Comptoir des Fonds publics

70, rue de l'Hôpital-Militaire, à Lille

A. DE MEVOLHON

Avances sur Titres

Achat et Vente de Valeurs au comptant

Ordre de Bourse à terme.

Paiement de coupons sans commission.

littéraires, il avait brusquement renoncé à l'épaullette de lieutenant qui lui était promise, offert sa démission et quitté Alger pour Paris.

On n'est pas impunément inexpérimenté et jeune; il fit toutes les écoles que l'on peut se permettre à vingt ans, bien qu'il approchât de la trentaine. Il perdit un temps et un argent précieux, et épuisa les dernières ressources de sa mère. Au bout de trois ans, il vivait de travaux de librairie et d'une collaboration assidue à un journal de modes, lorsque le hasard voulut qu'un banquier, désireux de fonder un journal, fût pour louer le local occupé par la publication de modes et remarqua son nom. Il apprit ainsi que le nom et le titre de l'écrivain n'étaient pas un pseudonyme, et que le gentilhomme pauvre portait d'honneur sa décoration de la Légion d'honneur.

Le lendemain, M. Fanlar — c'était le nom du banquier — faisait prendre l'adresse du comte de Champreux et déposait sa carte chez son concierge. Deux jours plus tard, il lui écrivait et le pria de la façon la plus courtoise de passer chez lui pour affaire importante.

Hector se rendit à cette invitation.

Monsieur le comte, lui dit le banquier, je suis allé chez vous, mais vous étiez absent. Votre éditeur m'a dit tant de bien de son spirituel collaborateur, qu'il m'a inspiré le désir de faire sa connaissance.

— Je suis très-flatté, monsieur, mais mes affaires et moi, nous avons repris le bail de votre éditeur. Son local nous convient provisoirement. Notre intention est de fonder un grand journal

financier, et nous obéissons en ceci bien moins au désir de donner à nos affaires une plus grande extension qu'à l'intention d'offrir à nos clients un guide expérimenté. Malgré le nombre considérable de journaux financiers, une place est encore à prendre pour un organe consciencieux et intelligent. Non-seulement nous pouvons consacrer à cette œuvre une part de notre temps, mais nous avons aussi les hommes les plus compétents qui nous aideront de leurs conseils; il ne nous manque plus qu'un rédacteur... et, monsieur le comte de Champreux, nous avons songé à vous.

— C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur, mais je suis entièrement étranger aux questions que vous avez à traiter.

— Je m'en doutais un peu. Cependant, si nous ne pouvons recourir à vos lumières pour les questions de finance, votre talent de littérateur nous sera d'un grand secours pour donner à nos articles le vernis, la correction littéraire indispensable. Vous reverriez notre copie.

Vous donneriez au classement des matières, à la forme typographique des soins intelligents... Et je ne sais pas quel prix vous pouvez attacher à votre collaboration au journal de votre éditeur, mais six mille francs par an pour commencer ?

Six mille francs par an pour commencer !... Hector eut du mal à dominer son émotion.

Vous n'auriez, poursuivit M. Fanlar, que quelques heures de travail par semaine; notre journal serait hebdomadaire.

Mais s'il se présentait un abonné